

CHAPITRE IX

Effet produit sur l'Empereur par l'annonce de la folie de l'Impératrice Charlotte. — Lettres de Maximilien au maréchal Bazaine (20 et 21 octobre). — Départ pour Orizaba. — Démission du ministère. — Note de M. Herzfeld. — Le Maréchal obtient de M. Larres que le ministère reste en fonctions. — L'opinion publique croit à une abdication prochaine. — Maximilien croise à Ayotla le général Castelnau et refuse de le voir. — Arrivée à Orizaba. — Le *Dandolo* à Vera-Cruz. — Tergiversations. — Dépêche du 31 octobre au Commandant en chef. — Nouvelles résolutions de Maximilien. — Une lettre de M. Eloin. — Lettre de l'Archiduchesse Sophie.

En apprenant la folie de l'Impératrice, en voyant ainsi frappée la compagne dévouée de sa vie, l'Empereur reçut un coup violent. Il resta enfermé dans son palais de Chapultepec, et les malaises presque constants dont il souffrait déjà depuis longtemps s'aggravèrent considérablement. Il ne cacha point l'effet terrible produit sur lui par ce nouveau malheur, et la lettre qu'il écrivit alors au Maréchal témoigne de la profondeur aussi bien que de la sincérité de sa douleur :

Alcazar de Chapultepec, le 20 octobre 1866.

Mon cher Maréchal,

J'ai été profondément touché des paroles de consolation que vous m'avez écrites en votre nom et au nom de madame la Maréchale, et je vous en exprime ma plus vive et ma plus profonde reconnaissance.

Le terrible malheur que m'ont annoncé les dernières nouvelles et qui a tant affecté mon cœur, le mauvais état de ma santé causé par les fièvres intermittentes, qui durent depuis si longtemps, et qui, dans ces derniers jours, ont naturellement augmenté, rendent nécessaire, d'après l'avis de mes médecins, un séjour momentané dans un climat plus sain.

Pour être en même temps plus à proximité du courrier extraordinaire qui m'est annoncé de Miramar et dont j'attends les nouvelles avec une anxiété facile à comprendre, j'ai l'intention de me rendre à Orizaba.

C'est avec la plus grande confiance que je m'en rapporte à votre tact pour le maintien de la sécurité de la capitale et des points les plus importants qui sont en ce moment occupés par les troupes de votre commandement.

En ces circonstances douloureuses et difficiles, je compte plus que jamais sur la loyauté et l'amitié que vous m'avez toujours témoignées.

Je suivrai l'itinéraire ci-joint, et je prendrai avec moi les trois escadrons de hussards du corps des volontaires autrichiens et les hommes disponibles de la gendarmerie.

Cette lettre vous sera remise par le conseiller d'État Herzfeld, mon ancien compagnon de mer, et qui se met à votre disposition dans le cas où vous désireriez des éclaircissements.

Je vous réitère, ainsi qu'à madame la Maréchale, ma vive gratitude pour les sentiments d'affection qui ont tant fait de bien à mon cœur ulcéré.

Recevez, etc.

Votre très affectionné,

MAXIMILIEN.

Ainsi l'Empereur dans cette lettre parlait de la loyauté et de l'amitié dont le Maréchal lui avait maintes fois donné des preuves : quel contraste avec les accusations envoyées à Paris, et comme souvent le malheur remet les choses en leur vraie place!

La résolution de quitter Mexico et de se rendre à Orizaba indiquait dans l'esprit du souverain des décisions graves. Le désir d'être dans un climat plus sain ou de se rapprocher de la mer pour recevoir plus rapidement les nouvelles d'Europe n'était qu'un prétexte assurément. Si le Maréchal en avait douté, une seconde lettre de l'Empereur l'aurait éclairé à cet égard.

Hacienda de Zoquiapa, 21 octobre 1866.

Mon cher Maréchal,

Demain je me propose de déposer en vos mains les documents nécessaires pour mettre un terme à la situation violente dans laquelle je me trouve, non seulement moi, mais aussi tout le Mexique.

Entre bien d'autres, trois choses me préoccupent, et, d'une fois, je veux me décharger de la responsabilité qui me touche.

1° Que toutes les cours martiales cessent d'avoir intervention dans les délits politiques;

2° Que la loi du 3 octobre soit révoquée de fait;

3° Que, pour aucun motif, il n'y ait de persécutions politiques et que toutes espèces d'hostilités cessent.

Je désire que vous appeliez les ministres Lares, Marin et Tavera, pour convenir des mesures nécessaires afin d'assurer ces trois points, sans qu'il y ait nécessité que mes intentions exprimées dans le premier paragraphe transpirent tant soit peu.

Je ne doute pas que vous n'ajoutiez cette nouvelle preuve de véritable amitié à toutes celles que vous m'avez données, et, pour cette raison, je vous donne par avance mes sentiments de gratitude, en même temps que je vous renouvelle les assurances de mon estime et amitié avec laquelle je suis

Votre très affectionné,

MAXIMILIEN.

Cette seconde lettre, datée de la Hacienda de Zoquiapa, fut apportée au Maréchal par un envoyé spécial: l'Empereur n'avait pas voulu rentrer dans Mexico, et il avait, de l'Alcazar de Chapultepec, rejoint la route de Mexico à Vera-Cruz, en tournant la ville par le sud.

La nouvelle du départ de Maximilien se répandit promptement. En vain le *Diario oficial* inséra une note annonçant que « l'Empereur ne s'éloignait que temporairement pour des raisons de santé et pour être plus près des nouvelles de l'Impératrice », l'émotion produite dans le public fut considérable. Presque personne ne douta que ce voyage ne fût la première étape de Maximilien vers l'Europe et le premier acte de l'abdication.

Le ministère subit le contre-coup de ces impressions: Si l'Empereur abdiquait, qu'allait-il devenir et quel

serait son rôle? Il jugea bon de prendre les devants et de se retirer avant l'Empereur : il donna sa démission en masse, avant même que Maximilien eût quitté Chapultepec. Ceci se passait dans la journée du 20 octobre.

Cette crise qui éclatait si inopinément était cependant facile à prévoir; mais elle n'avait pas été prévue, et Maximilien se trouva pris au dépourvu. Il n'était malheureusement point dans un état moral et physique qui lui permit de faire tête à l'orage et de prendre des résolutions énergiques; il trouva plus simple et plus facile de recourir encore une fois aux services du Commandant en chef, et il remit sa cause entre ses mains. Ce fut M. Herzfeld, son ancien compagnon de mer, comme Maximilien aimait à l'appeler, qui servit en la circonstance d'intermédiaire.

Excellence,

M. Lares vient de présenter la démission de tout le ministère et a déclaré que, aussitôt que l'Empereur sortirait de la capitale, il n'y aurait plus de gouvernement. Sa Majesté étant dans un état de faiblesse extrême et insistant de partir, il faudra prendre des mesures. Je supplie Votre Excellence de vouloir bien conseiller l'Empereur encore ce soir.

Je suis, de Votre Excellence, le très dévoué serviteur,

HERZFELD.

A cet appel quelque peu désespéré et qui montrait dans quel désarroi se trouvait le gouvernement mexicain, le Maréchal, qui n'avait pas encore vu le général

Castelnau et qui ignorait les instructions dont celui-ci était chargé, le Maréchal pensa que le mieux en l'espèce était de maintenir le *statu quo*, et il se mit en devoir d'obéir au désir exprimé par M. Herzfeld au nom de l'Empereur.

Il répondit immédiatement que « des mesures allaient être prises pour faire rester les ministres à leur poste, et que Sa Majesté pouvait en toute sécurité entreprendre son voyage sur Orizaba ».

Puis il manda M. Lares et le pressa très énergiquement de garder, lui et ses collègues, leurs portefeuilles. Une crise ministérielle, se greffant sur un incident déjà aussi grave que l'absence de l'Empereur, pouvait amener les plus redoutables complications, et il importait dans l'intérêt de tous d'éviter les dangers d'un interrègne gouvernemental.

M. Lares se retira sans avoir donné une promesse ferme de demeurer à son poste; mais à minuit, après avoir consulté ses collègues, il écrivit au Maréchal que le Cabinet restait constitué et gardait la direction des affaires. Pendant ce temps, l'Empereur continuait sa marche sur Orizaba. A Ayotla, le cortège impérial croisa le général Castelnau. Celui-ci, prévenu de la présence de l'Empereur, sollicita aussitôt une audience; mais Maximilien lui fit répondre par un de ses aides de camp qu'il était souffrant et ne pouvait le recevoir. Quelques instants après, il continuait sa route.

Cet incident ancre le Maréchal dans la pensée que Maximilien était décidé à abdiquer. Divers autres indices semblaient confirmer cette opinion. Ainsi l'on apprenait qu'une frégate autrichienne, le *Dandolo*, se

trouvait dans le port de Vera-Cruz, prête à prendre la mer, que l'Empereur l'avait mandée spécialement et qu'il la réservait pour son service particulier. En outre, dans le palais impérial tous les objets précieux, sauf l'argenterie, avaient été emballés et dirigés sur Vera-Cruz.

Néanmoins, l'Empereur ne se hâtait pas de mettre à exécution la résolution qu'on lui supposait à juste titre. Il n'envoyait pas au Maréchal « les documents » qu'il lui avait annoncés dans sa lettre du 21 octobre et ne répondait point à une dépêche du Maréchal qui, sous couleur de parler de la convention douanière, avait saisi ce prétexte pour rappeler à l'Empereur ce passage de sa missive.

Le 31 octobre, le Maréchal reçut cette lettre :

Mon cher Maréchal,

Dans les circonstances difficiles dans lesquelles je me trouve, et qui, si les négociations que je viens d'entamer n'aboutissent pas à un heureux résultat, me forceront à rendre le pouvoir que la nation m'a confié, il me tient avant tout à cœur de fixer le sort des corps volontaires autrichien et belge, et de leur garantir l'accomplissement entier des conditions contractées avec ces corps.

Pour arriver à ce but, je vous envoie mon aide de camp, le colonel de Kodolich, auquel je viens de remettre le commandement du corps des volontaires autrichiens et que je munis des pleins pouvoirs nécessaires pour régler cette question qui m'intéresse plus que toute autre.

Cet officier jouit de mon entière confiance, et en mettant entre vos mains, entre celles de la France, si sensibles pour tout dévouement, le sort de ces corps si braves

et si dévoués, j'attends avec une entière sécurité le dénouement satisfaisant de cet arrangement.

Recevez, mon cher Maréchal, l'assurance des sentiments de sincère amitié avec lesquels je suis

Votre très affectionné,

MAXIMILIEN.

Orizaba, le 31 octobre 1866.

Que signifiait cette lettre? Quelles étaient les négociations entamées auxquelles était soumise l'éventualité de son abdication? Pour augmenter l'incertitude, le *Journal officiel* publiait à la même date une note annonçant que l'Empereur avait recouvré la santé, et qu'ainsi se trouvait accompli le but de son voyage.

S'il voulait « rendre le pouvoir que la nation lui avait confié », qu'attendait-il pour faire connaître sa décision? Si, au contraire, il entendait le garder, pourquoi, maintenant que sa santé était rétablie, ne rentrait-il pas à Mexico et ne reprenait-il pas la direction du gouvernement?

Le Commandant en chef se posait, comme tout le monde, ces questions, sans y trouver de réponse.

Rien n'est changé dans la situation générale du pays, écrivait-il à son ministre le 9 novembre, depuis mon dernier rapport. L'Empereur Maximilien est toujours à Orizaba, et, quoique toutes les apparences fassent pressentir une décision définitive de Sa Majesté, rien n'indique, d'une manière absolue, qu'il doit partir prochainement ou qu'il songe à remonter à Mexico.

Cette situation tendue, dont chacun attend le terme avec impatience, irrite les esprits, et, en donnant matière à toutes les conjectures, augmente singulièrement

l'inquiétude et le malaise général. Les partis s'agitent et se préparent à la lutte...

Ce que l'on ignorait alors, on le sait aujourd'hui, et l'on connaît les mobiles auxquels obéissait Maximilien. Il n'est point douteux qu'au premier moment il avait eu l'intention de renoncer à un pouvoir qui n'existait plus que de nom. Atterré par la nouvelle du malheur qui le frappait dans la personne de l'Impératrice, souffrant lui-même, découragé, il n'avait pensé qu'à une chose : abandonner une lutte impossible. Mais, par malheur, Maximilien avait auprès de lui le P. Fischer, lequel s'était constitué son gardien, et qui entendait le faire servir aux ambitions du parti clérical, dont il était l'agent. Sur un esprit aussi faible que celui de Maximilien, un homme aussi habile que ce prêtre devait avoir une puissante autorité. Il n'aurait point réussi toutefois sans un de ces hasards qui déroutent les combinaisons et déjouent les prévisions les mieux établies. Pendant cette période de trouble et d'incertitude, Maximilien reçut d'Europe une lettre dont l'influence fut capitale : elle émanait de son ancien chef de cabinet, M. Eloin.

Bruxelles, 17 septembre 1866.

Sire,

L'article du *Moniteur français* désavouant l'entrée aux ministères de la Guerre et des Finances des deux généraux français Osmont et Friant prouve désormais que sans pudeur le masque est jeté. La mission du général Castelnau, aide de camp et homme de confiance de l'Empereur, bien que secrète, ne peut avoir d'autre but selon moi, que de chercher à provoquer au plus tôt une solu-

tion. Pour chercher à expliquer sa conduite, que l'histoire jugera, le gouvernement français voudrait qu'une abdication précédât le retour de l'armée, et qu'ainsi il lui fût possible de procéder seul à réorganiser un nouvel état de choses capable d'assurer ses intérêts et ceux de ses nationaux ; *j'ai l'intime conviction que Votre Majesté ne voudra pas donner cette satisfaction à une politique qui doit répondre tôt ou tard de l'odieux de ses actes et des conséquences fatales qui en seront la suite.*

Le discours de M. Seward, le toast à Romero, l'attitude du président, résultat de la couardise du Cabinet français, sont des faits graves destinés à accroître les difficultés et à décourager les plus braves.

Cependant, j'ai l'intime conviction que l'abandon de la partie, avant le retour de l'armée française, serait interprété comme un acte de faiblesse, et l'Empereur, tenant son mandat d'un vote populaire, c'est à ce peuple mexicain, dégagé de la pression d'une intervention étrangère, qu'il doit faire un nouvel appel, et c'est à lui qu'il faut demander l'appui matériel et financier indispensable pour subsister et grandir.

Si cet appel n'est pas entendu, alors Sa Majesté, ayant accompli sa noble mission jusqu'à la fin, *reviendra en Europe ayant tout le prestige qui l'accompagnait au départ, et au milieu des événements importants qui ne manqueront pas de surgir elle pourra jouer le rôle qui lui appartient à tous égards...*

L'insinuation était nette et la pensée bien visible ; mais M. Eloin, craignant de n'être pas assez compris, ajoutait quelques lignes plus loin :

... En traversant l'Autriche, j'ai pu constater le mécontentement général qui y règne. Rien ne se fait encore. L'Empereur est découragé ; le peuple s'impatiente et

demande publiquement son abdication ; les sympathies pour Votre Majesté se communiquent ostensiblement à tout le territoire de l'Empire ; en Vénétie, tout un parti veut acclamer son ancien gouverneur, mais quand un gouvernement dispose des élections sous le régime du suffrage universel, il est facile de prévoir le résultat !...

Celui qui écrivait ces lignes connaissait bien celui à qui il les adressait. Il savait combien l'imagination de Maximilien était prompte à se laisser prendre aux rêveries de l'ambition, et il n'ignorait pas que jamais, à aucun moment, ce prince n'avait cessé d'avoir les yeux tournés vers l'Europe. Il avait toujours eu au cœur l'envie ardente d'y jouer un rôle, et jusqu'alors les événements l'avaient contrecarrée. Même lorsqu'il avait dû quitter Miramar pour le trône du Mexique, ce n'est qu'à regret, et après des hésitations nombreuses, qu'il avait consenti à signer le pacte de famille.

Plus tard, alors que rien ne faisait encore prévoir l'échec de sa tentative au Mexique, on l'a vu, revenant sur cet acte, chercher à nier sa signature et à reprendre la parole donnée.

On n'a pas oublié enfin les allusions que le Maréchal Bazaine faisait à ses « aspirations vers l'Europe », tant ses ambitions, qu'il tenait cependant secrètes, avaient percé malgré lui !

Cette perspective de jouer un grand rôle en Europe luisait à ses yeux au moment où il se voyait perdu, contraint de quitter le Mexique, de le fuir plutôt. Elle se présentait à lui dans des conditions très favo-

1. Voir *Expédition du Mexique*, par G. Niox, pp. 634-635, et *Un Essai d'Empire au Mexique*, par E. Masseras, pp. 100-101.

rables : que fallait-il pour suivre le plan que M. Eloin suggérait, plus qu'il ne l'indiquait ? Il suffisait de rester au Mexique quelques mois encore, de s'y maintenir après le départ des Français, de montrer que lui, Maximilien, pouvait faire seul ce que ses alliés n'avaient pu faire ; puis, alors, libre et glorieux, il trouverait un prétexte honorable pour descendre du trône, et, nouveau Charles-Quint, il abdiquerait sans honte ; et ce n'était pas un couvent qui l'attendait, c'était une grande situation en Autriche !

Il ne faut pas croire qu'il songeât à s'emparer de la couronne impériale de son frère : non. Il n'en avait pas besoin. « Le pays s'impatientait, » François-Joseph abdiquerait donc lui aussi ; il n'avait pour héritier qu'un enfant : une régence serait installée, et qui mieux que le premier frère de l'Empereur pourrait être appelé à ces hautes fonctions ? N'aurait-il pas devant lui une longue période de pouvoir, pendant laquelle il montrerait ses qualités de chef de peuple ? Il partageait sur ce point l'opinion de M. Eloin, et sans doute il ne songeait même point quelle témérité il y avait pour lui à croire qu'il réussirait mieux à gouverner l'Autriche après Sadowa, qu'il n'avait fait le Mexique avec l'appui de la France.

Son ambition ainsi orientée, il prêta volontiers l'oreille aux propos du P. Fischer. Il avait un moyen de contenter tout le monde et lui-même, en restant d'abord, mais en ne restant que quelques mois. Il avait en outre la satisfaction grande de causer des embarras à la France, de gêner, d'embarrasser ce gouvernement qui jetait « le masque sans pudeur » et dont les actes étaient « odieux ».

Aussi se laissa-t-il aller à écouter les propositions que le parti ultra-révolutionnaire lui faisait par l'entremise de son agent. Il lui fallait, les Français partis, s'appuyer sur quelqu'un, sur quelque chose. Les Fischer, les Marquez, étaient à son service : on lui promettait de l'argent, on lui promettait des hommes.

M. Eloin avait donné le plan, le parti clérical fournissait les moyens de l'exécuter. Maximilien n'hésita plus...

Comment cette lettre confidentielle de M. Eloin parvint-elle à la connaissance des ennemis de l'Empereur ? L'aventure est piquante. M. Eloin l'avait expédiée sous le couvert de l'agent consulaire du Mexique à New-York ; mais ce politique aux vastes conceptions ne s'était point souvenu qu'il y avait à New-York deux agents consulaires du Mexique, celui de Maximilien et celui de Juarez. Soit erreur, soit complicité, la lettre fut remise à ce dernier, lequel en prit copie, la montra même à M. de Montholon, et ne l'expédia qu'ensuite.

Cette lettre de M. Eloin, qui eut une si déplorable influence, sur les résolutions de Maximilien, ne fut pas la seule voix d'Europe lui disant de rester au Mexique ; quelque temps après, l'Empereur recut également de sa mère, l'archiduchesse Sophie, une lettre lui donnant le même conseil. Dans son rapport du 1^{er} septembre 1867 M. Dano en informait le Ministre des Affaires Etrangères : « Votre Excellence le sait peut-être déjà, des communications de Vienne avaient fait revenir l'Empereur à Mexico, et sa mère, l'Archiduchesse Sophie, lui écrivait « qu'il ne pouvait pas rentrer en Europe avec le corps expéditionnaire ; sa position y

serait ridicule, il fallait qu'il restât au Mexique, dût-il y courir les plus grands dangers. Je tiens le renseignement du baron de Lago (le ministre autrichien) lui-même ¹. »

1. Emile Ollivier, *L'Empire libéral*. t. IX. p. 104.